

ÉDITION SPÉCIALE
LA PRESSE

LA REVUE DU

CINÉMA OUTREMONT

Septembre
1979



**Constituez
votre propre réserve**

**avec la CINÉ-CARTE PLUS
— 25 films pour \$25 —**

à savourer pendant douze mois

HUIT ANS DE BON CINÉMA...



LA PASSION DU CINÉMA, ÇA SE PARTAGE



— Roland Smith, l'âme dirigeante du cinéma Outremont.

Roland Smith est un passionné de cinéma. Toutes ses énergies sont concentrées vers un seul but: sélectionner et présenter le meilleur cinéma à "son" public, un public qu'il respecte, un public sur lequel il projette sa rigueur et son sens critique... En ce faisant, il a redonné aux spectateurs le goût de voir des films en salle, sur grand écran, et réhabilité la profession de programmeur de films, un métier qui s'était enlisé dans des habitudes depuis les années 40.

Avec le succès de l'Outremont à Montréal et du Cartier à Québec, Roland Smith fait figure d'innovateur. Longtemps perçu dans le milieu cinématographique comme l'alchimiste isolé et distrait, tout absorbé par sa longue quête de la pierre philosophale, il est maintenant un point de référence. Il aura réussi à établir une longue relation de qualité avec un public toujours fidèle, toujours plus nombreux. Il est très fréquent d'entendre "ce soir, je vais à l'Outremont" de la part de spectateurs qui ignorent le titre du film à l'affiche. Car, à l'Outremont, on y va en toute confiance. On y est rarement déçu. Pour ce qui est des autres salles de cinémas, on dira plus spécifiquement: "je vais voir tel film. Nuance importante. Et qui révèle la crédibilité de ce qui est maintenant convenu d'appeler une institution culturelle!"

Roland Smith aura bâti et animé cette institution depuis 1971, à partir de sa seule passion pour le cinéma, film par film, de reprises en découvertes, d'expériences en innovations...

Une passion qui se communique... le goût de l'Outremont, ça se partage...



CINÉMA OUTREMONT, 1248 ouest, rue Bernard ★ ★ 277-4145, 277-2001

ET ÇA CONTINUE...!

En 1971, débutait la grande aventure de l'Outremont. Roland Smith en faisait alors un cinéma de répertoire. Un cinéma original par la variété de sa programmation, accessible par la diffusion et la qualité de son information, et à la portée de toutes les bourses par ses prix populaires.

1 — LA PROGRAMMATION

Un film différent à chacune des deux représentations quotidiennes.

* De grandes productions populaires de tous les pays et de tous les temps que tous souhaitent voir et revoir

* des films d'une rare qualité, petits et grands chefs d'oeuvre du cinéma étranger et du cinéma contemporain parfois inconnus du public et souvent ignorés des grands distributeurs

* des classiques du septième art, connus ou oubliés

* les oeuvres les plus originales de nos réalisateurs

2 — LA REVUE DU CINÉMA

(édition bimestrielle)

* 175,000 exemplaires à Montréal et à Québec
* 300,000 lecteurs
* diffusée gratuitement dans 900 postes
* calendrier-horaire complet
* résumé des films

* appréciation des films sous forme d'extraits et critiques
* un outil de référence rapide et pratique (tous les films y sont présentés selon l'ordre alphabétique des titres)



3 — LA CINÉ-CARTE PLUS



Lancée à l'été 1978, la Ciné-Carte Plus permet à l'amateur de cinéma de faire sa propre sélection et de voir 25 films au prix d'entrée unitaire de \$1.00.

- * Valable pour un an
- * peut être achetée au cours de l'été seulement
- * pour l'acheter: jusqu'au 30 septembre 1979
- * pour en profiter: jusqu'au 30 septembre 1980
- * une économie importante
- * un cadeau fort apprécié

La CINÉ-CARTE PLUS • Sauvé Frères: 6554 St-Hubert
est également
en vente chez:
Les Galeries d'Anjou
Centre Laval
Carrefour Laval

• Le VA-ET-VIENT, 765 est. rue Mont-Royal
• L'ALTERNATIF, 1587, rue St-Denis
• L'INDICATIF, 279 B, boul. Cartier, Laval
• DISCOMANIE, 362 ouest, Ste-Catherine



OUTREMONT

Calendrier des activités
Septembre

277-4145, 277-2001

Septembre

1

8h00 THE CHINA
SYNDROME
10h00 NORMA RAE

2

7h00 LA CARAPATE
9h30 LA FEMME
LIBRE

3

7h00 LA CARAPATE
9h30 LA FEMME
LIBRE

4

7h30 LE CUIRASSÉ
POTEMKINE
9h00 NEW YORK,
NEW YORK

5

7h30 LA FÊTE
SAUVAGE
9h30 A PERFECT
COUPLE

6

7h30 LA BELLE
APPARENCE
9h30 OUTRAGEOUS

7

7h00 WATERSHIP
DOWN
8h45 LES ENFANTS
DU PARADIS

8

7h30 WATERSHIP
DOWN
9h30 MURDER
BY DECREE

9

7h00 NOS PLUS
BELLES
ANNÉES
9h30 PAIN
ET CHOCOLAT

10

7h00 NOS PLUS
BELLES
ANNÉES /
9h30 PAIN
ET CHOCOLAT

11

7h30 LES CLOWNS
HAROLD
ET MAUDE

12

7h00 CHARLIE
HAROLD
ET MAUDE

13

7h00 LES SENTIERS
DE LA GLOIRE
(PATHS OF
GLORY)
8h45 BARRY
LYNDON

14

7h00 A FILM ABOUT
JIMI HENDRIX
9h30 THE LORD
OF THE RINGS

15

7h00 A FILM ABOUT
JIMI HENDRIX
9h30 THE LORD
OF THE RINGS

16

7h00 L'INVASION
DES
PROFA-
NATEURS
9h30 LA PUBLICITÉ
EN "CANNES"
78

17

7h00 L'INVASION
DES
PROFA-
NATEURS
9h30 LA PUBLICITÉ
EN "CANNES"
78

18

7h30 ANTHOLOGIE
DU PLAISIR
9h30 LA PUBLICITÉ
EN "CANNES"
78

19

7h30 ANTHOLOGIE
DU PLAISIR
9h30 LA PUBLICITÉ
EN "CANNES"
78

20

7h00 GUERRIERS
DE L'ENFER
9h30 SONATE
D'AUTOMNE

21

7h00 TRANS-
AMERICA
EXPRESS
9h30 FURIE

22

7h30 TOMBE
LES FILLES ET
TAIS-TOI
9h30 FURIE

23

7h00 LE CONVOI
9h30 AU-DELÀ
DU BIEN ET
DU MAL

24

7h00 LA
DENTELLIÈRE
9h15 FACE À FACE

25

7h30 VIOLETTE
NOZIÈRE
9h30 LA MALADIE,
C'EST LES
COMPAGNIES

26

7h30 LES VRAIS
PERDANTS
9h30 LE FASCISME
ORDINAIRE

27

7h30 LE SECRET
DE LA VIE
(LIFESPAN)
9h30 REBEL
WITHOUT
A CAUSE

28

7h00 DRÔLE
D'EMBROUILLE
9h30 LE CIEL PEUT
ATTENDRE

29

7h00 DRÔLE
D'EMBROUILLE
9h30 LE CIEL PEUT
ATTENDRE

30

7h00 SHAMPOOING
9h30 LE CIEL PEUT
ATTENDRE

DERNIÈRE JOURNÉE POUR
VOUS PROCURER VOTRE
CINÉ-CARTE PLUS

Peut être acheté par tout amateur de cinéma

UNE ÉCONOMIE DE \$62.50 sur le prix d'entrée moyen (\$3.50) des autres cinémas <i>Comparez les prix</i>	<i>25 Films au prix des autres cinémas</i> \$87.50	<i>25 Films au prix régulier de l'Outremont</i> \$56.25	<i>25 Films avec la CINÉ-CARTE PLUS vous payez seulement...</i> \$25.00
--	---	--	---

La Presse 25 août 1979

le cinéma OUTREMONT

1248 ouest, rue Bernard
Montréal H2V 1V6

277-4145
277-2001

Prix d'entrée général

\$2.25

chacun des films

50 ans et plus et
moins de 14 ans

\$1.25

chacun des films

LA REVUE DU CINÉMA OUTREMONT à MONTRÉAL

no 27 bis Septembre 1979

Directeur de la publication:
Roland Smith

Rédaction, documentation
et coordination technique:
André Desnoyers,
Marie Noël Pichelin
et Jean Pierre Jarry

Publicité:
(514) 849-2384

Composition et montage:
Studio 5

Couvertures pages 1 et 16:
conception graphique de
Roussil Hébert
photographies de
Gilles Dempsey

Impression:
Imprimerie Canadienne
Gazette Live
représentée par Gilles Levasseur

Les deux éditions nationales
sont habituellement tirées à
200.000 copies
édition de Montréal: 140.000 copies
édition de Québec: 60.000 copies

La prochaine édition nationale régulière
(Octobre-Novembre 1979)
sera disponible gratuitement des le
24 septembre 1979
au cinéma OUTREMONT de Montréal
au cinéma CARTIER de Québec et
chez plus de 100 dépositaires
dont les bibliothèques, les Collèges,
les Universités, les disquaires, les librairies,
les boutiques, certains hôtels, restaurants.

Cette édition spéciale distribuée dans
l'édition du 25 août du journal La Presse
a été tirée à 200.000 exemplaires.
La reproduction, à toutes fins, des textes
contenus dans cette revue est non seulement
permise, mais vivement encouragée.



DÉPÔT LÉgal
Bibliothèque Nationale du Québec

La REVUE:

**un outil de référence
rapide et efficace**

La Revue du Cinéma a été conçue pour vous
permettre de trouver rapidement toutes les
informations que vous recherchez sur ce
qui se passe quotidiennement à
l'Outremont et sur chacun des films qui y
sont présentés.

— Le CALENDRIER vous permet, d'un seul
coup d'oeil, de vérifier ce qui se passe à
l'Outremont, au jour le jour.

— L'INDEX des titres vous permet de
vérifier si tel titre est bien inscrit dans la
programmation du mois et d'en connaître
immédiatement la date de présentation et
la cote d'âge.

— Les TEXTES de présentation de chaque
film se retrouvent, dans la Revue, selon
l'ordre alphabétique des titres (sans tenir
compte de l'article).

Le titre du film (classé sous les "I" pour
"Invasion...")
(le titre français indique que le film est en
version française)

Le nom du réalisateur du film

Un aspect intéressant du film, en bref

Résumé de l'intrigue, du scénario, du
contenu

Extraits de critiques publiées dans un
journal ou revue d'ici ou d'ailleurs

Indication du titre original du film (dans le
cas des versions françaises)

Pays d'origine, date de production/durée
du film

Générique du film: scénariste, directeur de
la photographie, compositeur de la
musique, interprètes principaux

Date et heure de présentation au cinéma
Outremont

L'INVASION DES PROFANATEURS

de Philip Kaufman

Donald Sutherland dans un San Francisco
envahi d'étranges créatures. Un drama à
mi-chemin entre l'horreur et la science-
fiction, techniquement impeccable.
Alerté par son assistante et amie, Elisabeth,
un inspecteur du Service de Santé à San
Francisco.

Avec quelques amis, Matthew
cherche à échapper à l'emprise de ces
envahisseurs extra-terrestres.
Voici sans doute le remake le plus réussi
de l'histoire du cinéma de ces dernières
années.

Et même si ce
n'était pas la décennie de CARRIE et de
CLOSE ENCOUNTERS, le film aurait
déployé ses qualités sans participer à
aucune mode.

— Maurice Elia (Séquences)
version française de INVASION OF THE
BODY SNATCHERS

USA 1978 / 114 mn /
scén.: W.D. Richter d'après le roman de
Jack Finney / photo: Michael Chapman /
mus.: Denny Zeitlin / int.: Donald
Sutherland, Brooke Adams, Leonard
Nimoy, Jeff Goldblum

— OUTREMONT, 16 et 17 septembre, 7h00

Tous les titres... à l'index

ANTHOLOGIE DU PLAISIR

18 et 19 septembre (18 ans)

AU-DELÀ DU BIEN ET DU MAL

23 septembre (18 ans)

BARRY LINDON

13 septembre (pour tous)

LA BELLE APPARENCE

6 septembre (pour tous)

LA CARAPATE

2 et 3 septembre (pour tous)

CHARLY

12 septembre (14 ans)

THE CHINA SYNDROME

1er septembre (pour tous)

LE CIEL PEUT ATTENDRE

28, 29 et 30 septembre
(pour tous)

LES CLOWNS

11 septembre (pour tous)

LE CONVOI

23 septembre (14 ans)

LE CUIRASSÉ POTEMKINE

4 septembre (pour tous)

LA DENTELLIÈRE

24 septembre (pour tous)

DRÔLE D'EMBROUILLE

28 et 29 septembre (pour tous)

LES ENFANTS DU PARADIS

7 septembre (pour tous)

FACE À FACE

24 septembre (14 ans)

LE FASCISME ORDINAIRE

26 septembre (14 ans)

LA FEMME LIBRE

2 et 3 septembre (14 ans)

LA FÊTE SAUVAGE

5 septembre (pour tous)

A FILM ABOUT JIMI HENDRIX

11 et 15 septembre (14 ans)

FURIE

21 et 22 septembre (14 ans)

LES GUERRIERS DE L'ENFER

20 septembre (14 ans)

HAROLD ET MAUDE

11 et 12 septembre (pour tous)

L'INVASION DES PROFANATEURS

16 et 17 septembre (14 ans)

LIFESPAN

Voit LE SECRET DE LA VIE

27 septembre (14 ans)

THE LORD OF THE RINGS

14 et 15 septembre (pour tous)

LA MALADIE, C'EST LES COMPAGNIES

25 septembre (pour tous)

MURDER BY DECREE

8 septembre (14 ans)

NEW YORK, NEW YORK

4 septembre (pour tous)

NORMA RAE

1er septembre (pour tous)

NOS PLUS BELLES ANNÉES

9 et 10 septembre (pour tous)

OUTRAGEOUS

6 septembre (18 ans)

PAIN ET CHOCOLAT

9 et 10 septembre

PATHS OF GLORY

Voit LES SENTIERS DE LA GUERRE

13 septembre

A PERFECT COUPLE

5 septembre (pour tous)

LA PUBLICITÉ EN "CANNES" 78

16, 17, 18 et 19 septembre
(pour tous)

REBEL WITHOUT A CAUSE

27 septembre

LE SECRET DE LA VIE

27 septembre (14 ans)

LES SENTIERS DE LA GLOIRE

13 septembre

SHAMPOOING

30 septembre (14 ans)

SONATE D'AUTOMNE

20 septembre (pour tous)

TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI

22 septembre (pour tous)

TRANSAMERICA EXPRESS

21 septembre (pour tous)

VIOLETTE NOZIÈRE

25 septembre (14 ans)

LES VRAIS PERDANTS

26 septembre (pour tous)

WATERSHIP DOWN

7 et 8 septembre (pour tous)

A

ANTHOLOGIE DU PLAISIR

de Alex de Renzy.
Le montage d'une série de "stag films" originaux allant de 1915 à nos jours...
— Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant dans ce film — qui constitue le prototype d'un genre — c'est qu'il ait été très largement et officiellement présenté à un public d'étudiants, dans les universités américaines, où il fit salle comble. Il s'agit d'une excellente anthologie du cinéma "cochon", ancien et récent, accompagnée d'un commentaire qui en souligne les aspects historiques... Le film laisse présager ce qui se produira lorsque, supplantant les pornographes blasés, des cinéastes sérieux, libérés de toute censure et indifférents au mépris qu'inspire ce genre de production, traiteront ces sujets avec un authentique réalisme érotique.
— Amos Vogel (Le cinéma : art subversif)
— ANTHOLOGIE DU PLAISIR est un modèle du genre : documenté, honnête, excitant. Le spectateur en a pour son argent.
Avec de Renzy, le Darryl F. Zanuck du film pornographique, l'avenir du film "bleu" s'annonce brillant, imaginaire et hautement professionnel.
— Foster Hirsch (The New York Times)
version française de HISTORY OF THE BLUE MOVIE
USA 1971 / 84 mn
Films présentes : A FREE RIDE (1915), ON THE BEACH de Wise Guy (1925), KEYHOLE PORTRAITS (1930), ÉROTISME ET CENSURE (1950), SMART ALEC avec Candy Barr (1950), BANDES DIVERSES des années 60, MASSAGE de Alex de Renzy, INTERVIEW DU MODÈLE de Alex de Renzy et TOURNAGE D'UN FILM PORNO de Alex de Renzy.
— OUTREMONT, 18 et 19 septembre, 7h30

AU-DELÀ DU BIEN ET DU MAL

de Liliana Cavani
Par la réalisatrice de PORTIER DE NUIT. Dans le cadre de la fin du 19e siècle, un film provocant qui remet en question une certaine morale traditionnelle.
Paul Rée (Robert Powell), jeune intellectuel allemand, rencontre à Rome en 1882 une jeune Russe, Lou Salomé (Dominique Sanda). Il s'empare vite de cette jeune fille audacieuse, peu conformiste, qui aime sa liberté par dessus tout.
Friedrich Nietzsche (Erlend Josephson), grand ami de Rée, viendra se joindre à eux. Il sera également séduit par la jeune fille. Celle-ci proposera aux deux hommes de tenter l'expérience d'une vie commune.
"J'ai choisi de parler de Lou Salomé, de Nietzsche et de Paul Rée parce que tous les trois ont essayé de vivre une expérience que je considère jusqu'aujourd'hui comme passionnante. Une expérience sans doute cruelle, mais très vitale aussi parce qu'elle a été vécue et affrontée sans rhétorique, à fleur de peau. (...) Mon film n'est évidemment pas une biographie, même si il contient plusieurs éléments vrais que j'ai développés en pleine liberté."
— Liliana Cavani
— Un film peut-être moins envoûtant, moins intense que PORTIER DE NUIT, mais très personnel, troublant à force d'être insolite, rarement cru, le plus souvent suggestif. Il s'agit d'un film dit "d'époque", tourné à Rome, à Venise et en Allemagne. Le lieu est utilisé comme un élément important de la composition de l'image et l'équilibre éclairage-photographie-décor atteint ici une maîtrise admirable. On a envie d'évoquer les influences de Fellini, Visconti, Russell. Vrais amateurs de cinéma, vous devez absolument voir AU-DELÀ DU BIEN ET DU MAL.
— Francine Laurendeau (Le Devoir)
version française
Italie-RFA-France 1977 / 126 mn
scén. : Liliana Cavani, Franco Arcalli et Italo Moscati / photo. Armando Annuzzi / mus. : Daniele Paris / int. : Dominique Sanda, Erlend Josephson, Robert Powell, Virna Lisi
— OUTREMONT, 23 septembre, 9h30



LA CARAPATE

B

BARRY LYNDON

de Stanley Kubrick
Dernier film du réalisateur de 2001 et de CLOCKWORK ORANGE, cette magistrale fresque du XVIIIe siècle aux images d'une richesse incomparable s'est vue décerner quatre Oscars en 1975.
Un jeune Irlandais (Ryan O'Neal) s'enfuit de son village à la suite d'un duel. Il s'engage dans l'armée anglaise et débute à la première bataille. Captif des Prussiens et forcé de les servir, Barry est introduit malgré lui dans une des plus fastueuses sociétés de l'Europe de l'époque. Il est tout d'abord espion pour le compte des Prussiens, mais ses qualités personnelles l'aident à devenir un expert aux cartes. De plus, ses succès auprès des femmes ainsi que son habileté à l'épée et au pistolet le mènent à une ascension sociale et financière remarquable.
Éproué par cette vie aventureuse, il prend la résolution de consolider sa fortune en épousant la comtesse de Lyndon, femme d'une très grande beauté et immensément riche. Mais même si ce mariage lui procure un fils et beaucoup de biens, la ruine l'attend et sera irrémédiable.
— Une expérience esthétique enrichissante, une véritable fête pour l'œil, un tribut à la beauté comme le cinéma seul peut en payer.
— Claude Daigneault (Le Soleil)
version française de BARRY LYNDON
GB 1975 / 184 mn
scén. : S. Kubrick d'après le roman de M. Tascoray / photo. John Alcott / mus. : Couperin, Bach / int. : Ryan O'Neal, Marisa Berenson, Patrick Magee, Hardy Kruger, Murray Melvin
— OUTREMONT, 13 septembre, 8h45

AVERTISSEMENT

Les séances commencent à l'heure. Prière d'arriver au moins 15 minutes à l'avance. Les retardataires pourraient ne pas trouver de siège.

C

LA CARAPATE

de Gérard Oury
Le dernier film du réalisateur de RABBI JACOB et de LA GRANDE VADROUILLE, avec Pierre Richard en avocat distrait, maladroit et gauchiste. Un film dans lequel on rit de tout, même des événements de mai 68.
Profitant de la visite de son avocat (Pierre Richard) et d'une mutinerie, un condamné à mort (Victor Lanoux) s'évade de prison et se met en route pour Paris, en entraînant son avocat avec lui. La fuite des deux hommes sera l'occasion d'une suite d'aventures rocambolesques plus ou moins reliées à l'agitation socio-politique que connaît la France pendant ces derniers jours de mai 68. Ils se retrouveront finalement sur les barricades, au volant d'une Rolls-Royce "empruntée" à un couple de milliardaires fuyant la "révolution". Et pendant tout ce temps, l'amitié se sera développée entre l'avocat et son client.
— Gérard Oury et sa fille Danièle Thompson ont imaginé un scénario où la course-poursuite est à l'honneur. Ils ont tiré de là des situations proprement folles et des gags désopilants que la mise en scène exploite avec plus d'efficacité que de légèreté. Les coups portent la plupart du temps et le tandem Richard-Lanoux remplace avec succès l'association Bourvil-de Funès.
— Films à l'écran
en français (version originale)
France 1978 / 100 mn
scén. : Gérard Oury et Danièle Thompson / photo. Edmond Séchan / mus. : Philippe Gérard / int. : Pierre Richard, Victor Lanoux, Raymond Bussières, Jean-Pierre Darras
— OUTREMONT, 2 et 3 septembre, 7h00

CINÉQUOI?

NEW YORK, NEW YORK c'est:
a) l'histoire d'une personne qui bégaye
b) une partie de hockey Rangers-Islanders
c) l'histoire d'un saxophoniste et d'une chanteuse

rép.: C'est bien l'histoire de deux artistes, interprétés par L. Deni.

LA BELLE APPARENCE

de Denyse Benoit
Entre la soumission et la révolte, Simone doit faire un choix. Entre la voie de la sécurité, facile mais peu réjouissante, et celle du risque, difficile mais pleine d'attraits, où se situera-t-elle? Un film québécois, avec Anouk Simard et Françoise Berd.
Simone Gauthier (Anouk Simard) a toutes les apparences d'une jeune femme équilibrée, libre et belle. Par une association de visites aux détenus, elle a fait connaissance de François (Michel Gagnon), un prisonnier. Entre elle et lui s'est établie une relation, au cours de visites et à travers des lettres.
François est libéré. Entre lui et Simone se noue une relation tendre. Mais Simone est constamment partagée entre son besoin de sécurité, par rapport à son milieu, et par ses envies d'éclater, de vivre ses révoltes. Grâce à son aventure avec François, elle pourra prendre une distance vis-à-vis de son éducation et particulièrement envers sa mère (Françoise Berd). Elle apprendra à se connaître, à se détacher des autres, à assumer sa solitude et sa liberté. Par ce retour en soi, Simone débute sa vie de femme lucide.
— Simone, à travers la présence coercitive de sa mère, symbole de la société Duplessis, conservatrice et moralisatrice, tente de s'affirmer et d'assumer sa condition de femme libre. Si elle prend le biais de la marginalité et se sert de François, c'est pour mieux faire éclater sa révolte contre elle-même (refus d'une facile sécurité) et contre la société (principe de l'effacement culturel).
— Thierry Thomas (Centre-presse)
en québécois (version originale)
Québec 1979 / 92 mn
scén. : Denyse Benoit et Robert Vanherweghem / photo. Robert Vanherweghem / mus. : Conventum / int. : Anouk Simard, Françoise Berd, Michel Gagnon, J.-Leo Gagnon, Anne-Marie Ducharme
— OUTREMONT, 6 septembre, 7h30

CHARLY

de Ralph Nelson
Charly n'est pas "normal", ne le réalise pas et vit heureux. La science voudra le changer. Il sera passagèrement normal, réalisera la différence et ne sera plus heureux.
Charly est idiot et bienheureux, il ne voit rien de la saleté du monde et prend les méchantes farces de ses camarades de travail pour de l'humour.
On tente sur lui une expérience chirurgicale et, un jour, il n'accepte plus son sort. C'est le salut. Il deviendra le plus intelligent des hommes. Cependant, les effets du traitement ne sont que passagers. Il sombre à nouveau, mais en prévoyant et en suivant minutieusement la désagréation de sa pensée.
— Un chant à la gloire de l'intelligence, de la connaissance, de la culture, en même temps qu'un pressant appel à la tolérance, à la justice, au respect de chacun. C'est au plein sens du terme un film humaniste.
— Claude Veillot (L'Express)
— Une œuvre qui dérange, malgré son apparente poésie et douceur. Derrière une mise en scène parfois suave et rêveuse se cache un pessimisme foncier.
— Henry Chapier (Combat)
— Cliff Robertson évite avec une sûreté et une finesse dignes d'éloges les multiples pièges d'un rôle écrasant. C'est grâce à lui que le film rejoint furtivement la mystérieuse et envoûtante beauté du récit original.
— Jean de Brancolli (Le Monde)
version française de CHARLY
USA 1968 / 102 mn
scén. : Stirling Silliphant, d'après : Des fleurs pour Algernon - de Daniel Kege / mus. : Ravi Shankar / int. : Cliff Robertson, Claire Bloom, Lilia Skala, Leon Janney
— OUTREMONT, 12 septembre, 7h00

THE CHINA SYNDROME

de James Bridges

La fiction nucléaire est maintenant devenue réalité. À croire que les responsables de Three Mile Island étaient chargés de la publicité de THE CHINA SYNDROME...

"Une journaliste de télévision, Kimberly (Jane Fonda), et un cameraman, Richard (Michael Douglas), font un reportage sur une centrale nucléaire. Au cours de leur visite, ils sont témoins d'un accident technique qu'ils ne peuvent s'expliquer mais qui semble dramatique, d'après l'effolement des contrôleurs.

Revenus aux studios de télévision, Kimberly et Richard sont persuadés d'avoir un "scoop" de première importance, d'autant plus que Richard est parvenu à filmer en cachette certaines scènes. Mais la censure ne tardera pas à s'exercer à leur endroit, tant de la part des propriétaires de la centrale que de celle des dirigeants de la chaîne de télévision. Cependant, voulant à tout prix faire la lumière sur cette affaire, la journaliste et le cameraman mèneront leur propre enquête. Leur arme principale: la collaboration de Jack Godell (Jack Lemmon, prix d'interprétation masculine à Cannes). Celui-ci, qui est l'ingénieur en chef de la centrale, a finalement accepté de les aider à découvrir les causes de ce qui aurait pu devenir une catastrophe: le syndrome chinois.

Et la vérité éclatera finalement devant les caméras de télévision, alors que tous prendront conscience des dangers du nucléaire, y compris, et surtout, l'adjoint de Godell qui, jusqu'à la toute fin, manifestait une confiance inébranlable dans les mesures de sécurité de la centrale. THE CHINA SYNDROME est avant tout un thriller, et un thriller dans toutes les règles du genre: exploitation d'un milieu précis et quelque peu marginal (ici, celui d'une centrale nucléaire ainsi que celui de la télévision); personnages principaux sympathiques, livrant un combat juste (devant affronter ici l'hostilité des patrons de la centrale nucléaire et du poste de télévision); suspense habilement maintenu jusqu'à la toute fin.

Mais ce thriller, brillamment réussi, est devenu par la force des événements un dossier sur — ou plutôt contre — le nucléaire, une preuve efficace et troublante, parce que réaliste, du danger potentiel de cette énergie que l'on connaît mal et qu'on voudrait nous imposer. Et la preuve est faite, une fois de plus, que "la réalité peut dépasser la fiction" et que le cinéma peut jouer, dans nos vies, un rôle d'information, de mise en garde.

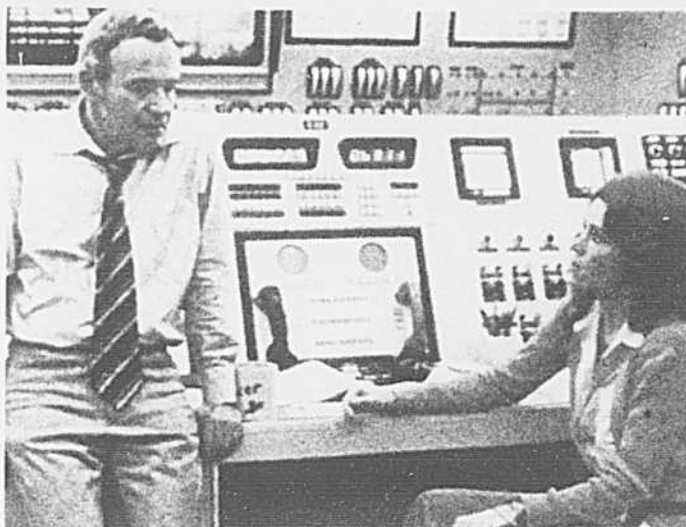
— Marie-Noël Pichelin

en anglais (version originale)

USA 1979 / 120 mn

scén. Mike Gray, T.S. Cook et James Bridges / photo: James Crabe / mus. Stephen Bishop / int. Jane Fonda, Jack Lemmon, Michael Douglas, Scott Brady

— OUTREMONT, 1er septembre, 8h00



THE CHINA SYNDROME

LE CIEL PEUT ATTENDRE

de Warren Beatty et Buck Henry

De et avec Warren Beatty, une comédie très fantaisiste qui était cette année en nomination pour neuf Oscars et qui a finalement remporté celui de la direction artistique.

— Joe Pendleton (Warren Beatty), vedette du football, est renversé par une voiture au cours d'un entraînement à bicyclette. C'est ainsi qu'il meurt et se retrouve au ciel. Mais il s'agit là d'un excès de zèle de son ange gardien, un novice, qui croyait bien faire. En fait, la mort de Joe n'était pas prévue ce jour-là.

Devant les protestations de Joe, l'ambassadeur du paradis accepte qu'il se reincarne dans le corps de quelqu'un d'autre. Joe choisira celui d'un riche industriel qui vient d'être assassiné par sa femme. Mais celui-ci de son vivant, n'avait pas tout à fait la même mentalité que le joueur de football.

— Marie-Noël Pichelin

"Ah le joli, joli film que voilà! Drôle, tendre et infiniment intelligent. L'évasion totale. Il n'est sans doute rien de plus difficile à faire qu'une comédie, une comédie légère. Question de rythme. Or le scénario négocie tous ses tournants avec une habileté diabolique, avec un sens des transitions, une logique dans l'absurde, un sens du dialogue. Cette excellence se retrouve à presque tous les niveaux: l'écriture, la production, la réalisation, l'interprétation. Vous ressortirez de là avec l'envie de chanter, de danser, d'embrasser tout le monde, d'applaudir, de remercier comme au théâtre ceux qui pendant deux heures de votre temps (et un an de leur vie) vous ont procuré autant de plaisir.

— Henri Behar (Image et Son)

version française de HEAVEN CAN WAIT

USA 1978 / 101 mn

scén. Elaine May et Warren Beatty / photo: Bill Fraker / mus. Dave Grusin / décors: Paul Sylbert / int. Warren Beatty, Julie Christie, James Mason, Jack Warden, Dyan Cannon, Buck Henry

— OUTREMONT, 28, 29 et 30 septembre, 9h30

LES CLOWNS

de Federico Fellini

Fellini enquête sur les clowns. De ville en ville, il part à la découverte de ces rois de la piste aux noms célèbres. Une réalisation brillante, un plaisir rare des yeux et du cœur.

Aujourd'hui que le cirque est sur son déclin, Fellini décide de faire revivre ses souvenirs d'enfance et tout ce qu'il a, au cours de son enfance, découvert de clownesque parmi les humains. Au cours d'un spectacle du Cirque Orfei, il évoque le souvenir des plus illustres clowns et leur destin souvent tragique. Venu à Paris, Fellini interviewe les clowns les plus célèbres encore en vie, tous fort âgés. Revenu à Rome, il filme l'enterrement d'un clown par d'autres clowns, spectacle burlesque qui souligne la fin de ce genre de spectacle, survivance d'un passé à jamais disparu.

Pour LES CLOWNS, mon idée de départ s'est aussitôt confondue avec le travail préparatoire auquel je me livrais. Pour un film avec des clowns, j'ai dû me documenter sur eux. Je ne pouvais pas me suffire de mes souvenirs ou de mes nostalgies. Peu à peu, le film s'est construit sur ces trois éléments: mes souvenirs, le documentaire et une succession de numéros en forme d'allégorie sur la mort du clown.

— Federico Fellini

— Sur une musique foraine, plaintive ou joyeuse de l'organiste Nino Rota, Federico Fellini convoque tout son monde, se laisse investir par des souvenirs personnels trafiqués par l'imagination et nous livre, toute chaude et colorée, une impressionnante galerie de tableaux et de portraits.

— Gilbert Salachas

version française

France-Italie-RFA 1970 / 92 mn

mus. Nino Rota / photo: Dario di Palma / mont. Ruggero Mastroianni / int. Les frères Fratellini, Antonet et Beby, Pipo et Rhum, Pierre Etaix, Federico Fellini, Anta Ekberg

— OUTREMONT, 11 septembre, 7h30

LE CONVOI

de Sam Peckinpah

Western nouvelle manière, dans lequel les chevaux sont remplacés par d'énormes camions et où les cow-boys sont devenus des camionneurs. Avec Kris Kristofferson et Ali MacGraw.

Ce film à la gloire des routiers américains est avant tout une gigantesque cascade filmée par un des grands du cinéma américain, Sam Peckinpah.

LE CONVOI, c'est l'histoire de Rubber Duck (Kris Kristofferson), chef de file des camionneurs. Homme courageux, épris de justice, Duck a décidé de prendre la défense de ses camarades harcelés par une police corrompue, qui essaie par tous les moyens de les empêcher d'arriver à destination.

C'est ainsi que Duck prend la tête d'un impressionnant convoi de dizaines de poids lourds et parviendra, de manière spectaculaire, à obtenir l'appui de toute la population.

De toute évidence, Peckinpah s'est beaucoup amusé en tournant son film. Il a certainement éprouvé un vif plaisir à filmer dans les endroits les plus divers et sous les angles les plus impossibles, tous ces camions, véritables mastodontes, aux couleurs rutilantes et aux formes bizarres. Avec audace et humour, il règle une espèce de ballet poétique et démentiel, où les camions sont les danseurs, le macadam et le sable devenant les pistes de danse. On contemple le spectacle avec une stupeur croissante, d'autant que l'on se doute que rien n'est truqué.

Il y a dans toute cette danse infernale des camions une demesure et une sorte de défi, qui dépassent le simple plaisir physique du cinéma et sont surtout l'occasion pour Peckinpah d'affirmer une maîtrise et une intelligence peu communes de la mise en scène.

Les chiens aboient. LE CONVOI passe.

— Claude Benoit (Jeune Cinéma)

version française de CONVOY

USA 1978 / 111 mn

scén. Bill L. Norton, d'après une chanson de C.W. McCall / photo: Harry Stradling Jr. / mus. Chip Davis / int. Kris Kristofferson, Ali MacGraw, Ernest Borgnine, Burt Young

— OUTREMONT, 23 septembre, 7h00

LE CUIRASSÉ POTEMKINE

de S.M. Eisenstein

Un chef d'œuvre (sinon LE chef d'œuvre de l'histoire du cinéma) que tout amateur de cinéma se doit d'avoir vu avant d'avoir le goût de le revoir.

Le sujet du CUIRASSÉ POTEMKINE est tiré des événements qui se sont déroulés à Odessa, en juin 1905. On est en plein régime tsariste, mais l'esprit de la révolution de 1917 commence à germer chez les masses ouvrières. Le 14 juin 1905, alors que la ville d'Odessa vit dans une atmosphère d'agitation et de grèves, l'équipage du cuirassé Potemkine, mécontent d'une distribution de viande avariée, jette à la mer les officiers du navire et fraternise avec les ouvriers de la ville.

Cet épisode de la préparation de la Révolution de 1917 n'aurait pu être qu'une tentative manquée d'insurrection. Mais il était beaucoup plus que cela: il était un véritable symbole, pour la première fois, la marine se ralliait aux masses laborieuses et cet événement était la préfiguration du triomphe de la Révolution de 1917.

C'est un lieu commun de dire que cette œuvre, la plus dynamique de toutes, affirma de façon éclatante l'intrusion de l'élément social dans l'art du film, celui-ci trouvant dans l'authenticité des faits la vérité humaine qui jusqu'alors lui faisait défaut.

— Jean Mitry

version originale russe avec s-t. français

URSS 1925 / 66 mn

scén. N.A. Choutko et Eisenstein / photo: E. Tisse / int. A. Antonov G. Alexandrov, Barsky, les équipages de la flotte russe et la population d'Odessa

— OUTREMONT, 4 septembre, 7h30

CINÉQUOI?

LES VRAIS PERDANTS parle de:

- a) Ceux qui reviennent de Las Vegas
- b) L'équipe canadienne qui a participé aux Jeux Olympiques et les contribuables québécois qui les payent encore
- c) Ceux qui jouent à Loto-Québec et Loto-Canada.

Voit.

Rep.: Aucune des trois réponses suggérées n'est bonne. La vraie réponse se trouve dans ces pages, à V. comme dans Voyons-.

MERCI...

...de ne pas fumer dans la salle et de respecter les autres spectateurs en évitant de faire du bruit (en parlant, en mangeant vos chips ou en embrassant votre voisin-e!)

D LA DENTELLIÈRE

de Claude Goretta
Le film qui a consacré le talent d'Isabelle Huppert. Comment se faire comprendre lorsqu'on a peur des mots?...
-LA DENTELLIÈRE, c'est une vie lisse dans laquelle se produit une fêlure. Un amour inaccompli. Une histoire toute simple, linéaire, comme je les aime, avec des personnages ordinaires, assez solitaires, rapprochés momentanément par leur timidité commune, leur maladresse et leur fragilité.
Ce qui m'a touché d'emblée dans le roman de Pascal Lainé, c'est le problème du langage. Deux êtres, également sensibles, n'arriveront pas à se trouver parce qu'ils ne se manifestent pas de la même façon.
Pomme, et François n'appartiennent pas à la même classe, ils n'utilisent pas le même langage. Elle est apprentie, elle est naturellement silencieuse, elle n'emploie pas le discours pour exprimer ses joies et ses difficultés. Lui possède une certaine culture et la traduit par le verbe. Il a les moyens de parler, elle, non. Elle existe autrement, comme "La Dentellière" de Vermeer de Delf, peintre du silence et de la vie au ralenti. Sa richesse intérieure reste imperceptible pour l'autre, parce qu'elle n'est pas traduite par les mots. Leur rencontre est sans avenir, pour la jeune fille, elle se terminera par la solitude, la détresse.

- Claude Goretta
en français (version originale)
Suisse 1977 / 110 mn /
scén. Claude Goretta et Pascal Lainé,
d'après le roman de Pascal Lainé /
photo. Jean Boffety / mus. Pierre Jansen /
int. Isabelle Huppert, Yves Beneyton,
Florence Gioretti, Anne-Marie Düringer
- OUTREMONTE, 24 septembre, 7h00

DRÔLE D'EMBROUILLE

de Colin Higgins
Le scénariste de HAROLD ET MAUDE passe enfin à la réalisation, pour nous offrir une parodie des films noirs, inspirée par le meilleur Hitchcock.

- Le desolant DRÔLE D'EMBROUILLE nous montre les folles aventures d'une ingénue (Goldie Hawn), plus ou moins protégée par un policier maladroit (Chevy Chase), dans un complot pour tuer le pape Pie XIII en visite aux États-Unis.
C'est un film policier intéressant, qui cède le pas à une comédie délirante à mesure que le film progresse. Certaines séquences sont tordantes et feront pleurer de rire. La charge comique du film réside dans une galerie de personnages caricaturaux que l'on rencontre tous les jours en Amérique du Nord: le swinger archi-ridicule, la fille tellement obsédée par le viol qu'elle se transforme en arsenal ambulatoire, le cowboy de ville, les touristes japonais, etc. Tous ces personnages sont autant de petits flashs comiques à l'intérieur d'une histoire abracadabrante.

- Yves Taschereau (L'Actualité)
Colin Higgins s'affirme ici comme un excellent manieur de l'humour noir. Un nouvel auteur comique est né. Mieux un nouveau burlesque.
- Jacques Meillant (Télérama)
version française de FOUL PLAY
USA 1978 / 116 mn /
scén. Colin Higgins / photo. David M. Walsh / mus. Charles Fox / int. Goldie Hawn, Chevy Chase, Burgess Meredith, Rachel Roberts
- OUTREMONTE, 28 et 29 septembre, 7h00

CINÉQUOI

Claude Ryan est la vedette du film:

- a) LES NOUVEAUX MONS-TRES
- b) JÉSUS DE NAZARETH
- c) À SOIR ON FAIT PEUR AU MONDE

ires que le cinéma
a des préoccupations au-
l'ex-éducatrice du Devoir
-ex-car, pour le moment,
rép.: Aucune réponse n'est bon-



LES ENFANTS DU PARADIS

E LES ENFANTS DU PARADIS

de Marcel Carné
Aussi incroyable que cela puisse paraître, il fut un temps où on interdisait la projection au Québec des ENFANTS DU PARADIS. Cela se passait, vous vous en doutez bien, à l'époque où Duplessis était premier ministre. La censure n'est pas morte avec Duplessis, en ce 7 septembre 1959... mais aujourd'hui on peut voir ce film qui a marqué toute l'histoire du cinéma.

L'essentiel de l'action de ce film se déroule en 1840, sur le boulevard du crime où étaient concentrés tous les théâtres de Paris. Six personnages principaux y évoluent, dont Garance (la merveilleuse et envoûtante Arietty) et Baptiste (Jean-Louis Barrault), le célèbre mime du théâtre des funambules.

On le devine, il y a une intrigue amoureuse entre Baptiste et Garance. Mais trois autres hommes sont aussi amoureux d'elle. L'acrobate — le dandy du Crime — le riche comte de Monray et le comédien Frédéric Lemaître (Pierre Brasseur) qui s'attachera finalement les faveurs de Garance, alors que Baptiste épousera Nathalie (Maria Casarès).
Ce sera alors une succession d'intrigues qu'une division du film en deux parties (la deuxième se situant en 1847) rendra plus spectaculaire encore.

-LES ENFANTS DU PARADIS est un film qui l'âge avantage. Les spectateurs et les critiques de 1945 ont été tout naturellement éblouis par son aspect de super-production (...). Mais on voit mieux aujourd'hui ses richesses profondes. Richesses qui sont tout autant de contenu que de forme. Prévert et Carné étant pour une fois à égalité dans la réussite. Prévert, incontestablement, s'est surpassé. Carné, de son côté, a progressé dans le sens du dépouillement, du recours à une plus grande netteté, à une plus grande franchise esthétique.
LES ENFANTS DU PARADIS, c'est en définitive un film de première grandeur, aux richesses inépuisables, et qui n'a pas fini d'être en avance sur son temps.

- Robert Chazal
en français (version originale)
France 1943 / 183 mn /
scén. Jacques Prévert / photo. Roger Hubert / mus. Joseph Kosma / int. Arietty, Jean-Louis Barrault, Pierre Brasseur, Maria Casarès, Pierre Renoir, Marcel Herrand, Louis Salou
- OUTREMONTE, 7 septembre, 8h45

LE FASCISME ORDINAIRE

de Mikael Romm
Comment et pourquoi Hitler a-t-il pu convaincre tout un peuple de le suivre dans sa terrifiante odyssée? À cette question que le monde entier se pose encore, Romm apporte une réponse sous la forme d'un film de montage qui s'est mérité le Grand Prix du Festival de Leipzig de 1965.

Un montage de divers extraits de films d'archives du monde entier réussissant à décrire le fascisme hitlérien tel qu'il se présentait vu de l'intérieur. Les réflexions sur le fascisme allemand et italien des années 20, 30 et 40 et sur le pouvoir politique mettent en évidence les fondations du nazisme.

-Ce que nous voulons montrer, affirme le réalisateur, ce n'est pas des crimes, mais jusqu'à quel point l'on peut manipuler un être humain.

La farce, le ridicule sont mêlés à l'horreur avec une honnêteté, une originalité et une vigueur peu communes. Romm dénonce non seulement l'hitlérisme, mais s'efforce de comprendre, de faire comprendre comment le peuple allemand s'est laissé capter par lui.

-LE FASCISME ORDINAIRE est l'oeuvre bouleversante, audacieuse d'un novateur le plus passionnément convaincu, tant est nette la vision où le laconisme des images est plus éloquent que des cris, ou est indéniable l'intelligence des propos de Romm, les réflexions ironiques, caustiques donnent une portée plus accentuée, ajoutent de ce fait une dimension, un effet percutant, si l'on songe à ce que l'URSS a pu souffrir du nazisme.

- Suzanne Hamel
version française
URSS 1965 / 130 mn /
scén. Mikael Romm, Maiya Turovskaya, Youri Hanyutin / photo. Herman Lavrov / mus. Karamanov
- OUTREMONTE, 26 septembre, 9h30

F FACE À FACE

de Ingmar Bergman
Le terrible face à face d'une psychiatre avec elle-même. Liv Ullmann donne une nouvelle preuve de son extraordinaire talent de comédienne dans ce 39e film de Bergman.

Jenny Isaksson exerce la profession de psychiatre avec savoir-faire et assurance. Pendant un voyage de son mari, elle va habiter chez ses grands-parents, mais elle est sujette à des cauchemars. À la suite d'une tentative de viol, elle fait une crise d'hystérie alors qu'elle se trouve chez un ami médecin, le docteur Jacobi. Peu après, sur une impulsion irraisonnée, elle tente de se suicider. Sauvée grâce à l'intervention de Jacobi, elle entreprend une dure période de rétablissement avec l'aide de celui-ci. Il va falloir pour elle reconstituer le puzzle d'une enfance malheureuse, d'une vie gâchée.

-Le travail de Sven Nykvist (le cameraman) sur la couleur est admirable, la mise en scène est magistrale sans qu'on y prenne garde: après les plans souvent longs et généraux du début, la progressive multiplication des gros plans rend sensible la montée dramatique. Ce genre de cinéma n'est pas celui que je préfère, mais je ne puis rester insensible au prodigieux métier du réalisateur, ni à l'admirable performance de la comédienne, ni à un cauchemar qui est de notre temps.

- Marcel Martin (Écran)
Je pense que FACE À FACE provoquera des réactions plus agressives que tous les autres films que j'ai faits. Ce n'est pas un film sur une psychiatre, jouée par Liv Ullmann. C'est un film sur tout le monde. Je pense que les gens y verront des éléments faisant partie de leur propre nature. Sur le coup, cela pourra être choquant. Mais après, je pense qu'ils aimeront ça.
- Ingmar Bergman
version française
Suède 1975 / 133 mn /
scén. Ingmar Bergman / photo. Sven Nykvist / mus. Mozart / int. Liv Ullmann, Erland Josephson, Gunnar Björnstrand
- OUTREMONTE, 24 septembre, 9h15

Les frères Lumière ont inventé le Cinéma.
Le Cartier et l'Outremont, la façon d'en profiter à prix réduits, grâce à la Ciné-carte Plus.

LA FEMME LIBRE

de Paul Mazursky
Une femme, Erica, qui se découvre libre et une actrice, Jill Clayburgh, qui se révèle extraordinaire.

Erica est une femme heureuse qui vit dans l'aisance avec son mari et leur fille dans un quartier chic de New York. Elle travaille à mi-temps dans une galerie d'art moderne et se plait dans ce milieu d'artistes. Brusquement, tout s'effondre: son mari la quitte pour une autre femme. Erica fait alors le dur apprentissage de la solitude mais découvre le bonheur de l'indépendance.

Bien sûr, cette histoire est vieille comme le monde: une femme heureuse en ménage est délaissée par son mari et s'aperçoit qu'elle n'a vécu que dans son ombre. Mais ce qui est actuel, c'est que les femmes ne peuvent plus ignorer les différents choix qui s'offrent à elles. Leur vie n'est plus programmée selon les traditions.
Pour faire ce film, j'ai simplement eu à regarder ma propre femme et à écouter ses amies. Comme par hasard, ce sont à 80% des femmes seules qui ont des enfants à charge. Elles ne sont ni actrices, ni radicales mais la présence des autres, comme dans mon film, les aide à s'en sortir.

- Paul Mazursky
C'est le meilleur portrait de femme du cinéma américain depuis ANNIE HALL. Difficile de croire qu'il s'agit d'un film d'homme, tant Mazursky l'a écrit et réalisé d'un point de vue de femme, et de femme blessée.
Du traumatisme créé par l'abandon, Mazursky trace un profil authentique, sarcastique et douloureusement drôle.
- Robert Benayoun (Le Point)
version française de AN UNMARRIED WOMAN
USA 1978 / 124 mn /
scén. Paul Mazursky / photo. Arthur Ornitz / mus. Bill Conti / int. Jill Clayburgh, Alan Bates, Lisa Lucas, Michael Murphy, Cliff Gorman, Pat Quinn
- OUTREMONTE, 2 et 3 septembre, 9h30



THE LORD OF THE RINGS

L'INVASION DES PROFANATEURS

de Philip Kaufman
Donald Sutherland dans un San Francisco envahi d'étranges créatures. Un drame à mi-chemin entre l'horreur et la science-fiction, techniquement impeccable.

Alerté par son assistante et amie, Elisabeth, un inspecteur du Service de Santé à San Francisco, Matthew Bennell, en vient à remarquer le comportement étrange de diverses personnes de son entourage. Il découvre que des éléments végétaux venus d'une autre planète développent des écailles géantes d'où émergent des formes anthropoïdes. Celles-ci prennent l'apparence de gens qui deviennent ensuite les propagateurs d'une nouvelle espèce invisible. Avec quelques amis, Matthew cherche à échapper à l'emprise de ces envahisseurs extra-terrestres.

Voici sans doute le remake le plus réussi de l'histoire du cinéma de ces dernières années. En remettant à l'écran, vingt-deux ans après, le thème et le sujet d'un film de Don Siegel, Philip Kaufman a réussi à faire de L'INVASION DES PROFANATEURS un film prenant du début à la fin, à cheval entre l'horreur et la science-fiction (sans être défini, ni par l'une ni par l'autre). Tout dans L'INVASION DES PROFANATEURS est impeccable: mise à part l'interprétation remarquable de Sutherland et celle de Brooke Adams, une actrice à l'avenir glorieux, le côté technique mérite tous les applaudissements: mouvements de l'action, scénario, effets spéciaux, son, montage, maquillage...

— Maurice Eli (Séquences)
version française de INVASION OF THE BODY SNATCHERS
USA 1978 / 114 mn /
scén.: W.D. Richter d'après le roman de Jack Finney / photo: Michael Chapman / mus.: Denny Zeitlin / int.: Donald Sutherland, Brooke Adams, Leonard Nimoy, Jeff Goldblum

— OUTREMONT, 16 et 17 septembre, 7h00

THE LORD OF THE RINGS

de Ralph Bakshi
Les millions de lecteurs de Tolkien se sont imaginé l'allure des petits hobbits; Bakshi a osé les mettre en images, dans le film le plus long et le plus ambitieux qui soit jamais sorti d'un studio d'animation.

Vouloir raconter l'histoire de ce film serait aussi hasardeux que de vouloir résumer toutes les aventures racontées par Tolkien dans sa merveilleuse trilogie de l'histoire du Seigneur des Anneaux. Ceux qui ont lu les trois livres (et ils sont légions) auront plus de facilité à se retrouver dans cette intrigue touffue, chargée et multiple. Les autres découvriront, en voyant le film, un univers fantastique, créé de toutes pièces par Tolkien, ou s'affrontent constamment les forces du mal et de l'obscurité et celles de la paix et de la gentillesse.

Au centre de ces aventures, on retrouve, on accompagne les hobbits, sorte de gnomes aux pieds velus. Un de ces hobbits, Frodon (l'ami de Bilbo) est justement en possession d'un des neufs anneaux magiques utilisés par le sinistre seigneur Sauron pour dominer la Terre du Milieu. Mais le mage Gandalf conseille à Frodon de détruire la puissance de l'anneau en le jetant dans le feu du Mont Destin. Le film raconte et illustre ce voyage des hobbits poursuivis par les Cavaliers Noirs, serviteurs de Sauron, et aidés de divers êtres valeureux qui, en cours de route, deviendront leurs alliés.

Mais l'intérêt du film ne réside pas seulement dans l'intrigue imaginée par Tolkien et fidèlement respectée par Bakshi. Il faut aussi voir la qualité et l'originalité de la réalisation technique de ce super-dessin animé de plus de deux heures. On connaît déjà le talent de Bakshi comme animateur (FRITZ THE CAT, WIZARDS, COONS KIN) et on comprend que lui seul pouvait s'attaquer à une œuvre comme le

Seigneur des Anneaux (Walt Disney d'abord, puis l'équipe de Stanley Kubrick - John Boorman avaient déjà réfléchi à l'adaptation cinématographique de ces contes pour ensuite abandonner le projet). Pour réussir son film (dont une suite est déjà prévue), Bakshi a d'abord tourné les scènes en noir et blanc avec des acteurs. Puis il a gonflé chaque image de ce film original pour en faire une image qui allait ensuite être redessinée et colorée par une équipe de pas moins de 200 animateurs et peintres-décorateurs réunis dans le plus grand studio d'animation qui ait jamais existé. Quand on sait que chaque image a dû être refaite à la main et qu'un film se déroule au rythme de 24 images par seconde, on peut imaginer la somme de travail requise pour constituer un film de plus de deux heures. Cette technique, la rotoscopie, n'est pas nouvelle. Mais elle allait permettre à Bakshi de faire un film d'animation où chaque mouvement est parfaitement naturel, ce qui est particulièrement impressionnant dans les scènes de batailles où les chevaux et les figurants apparaissent par centaines.

— André Desnoyers
en anglais (version originale)
USA 1978 / 133 mn /
scén.: Chris Conkling et Peter S. Beagle, d'après la trilogie de J.R.R. Tolkien / mus.: Leonard Rosenman

— OUTREMONT, 14 et 15 septembre, 9h30

CINÉQUOI?

LA MALADIE, C'EST LES COMPAGNIES lui tourné à:

- a) La Robin Hood
- b) La Vilas de Cowansville
- c) La C.I.L.

libres de ces conditions de travail insupportables pour les autres dont le film démontre toutes ces industries et à beaucoup. Le film fait référence à sûr d'être tombé sur la bonne ré-

Recevez
à votre
domicile
ou à votre
bureau

les prochains
numéros de

LA REVUE DU
CINÉMA

Pour vous
ABONNER

retournez

le bon de commande

ci-dessous

avec un chèque
ou mandat-poste
de \$5.00

(pour couvrir

les frais
de manutention
et d'expédition)

LA REVUE DU CINÉMA OUTREMONT (À MONTRÉAL):

1248 o., rue Bernard, Montréal, Qué., H2V 1V6

LA REVUE DU CINÉMA CARTIER (À QUÉBEC):

1019, rue Cartier, Québec, G1R 2S3

POUR UN AN (6 NUMÉROS)

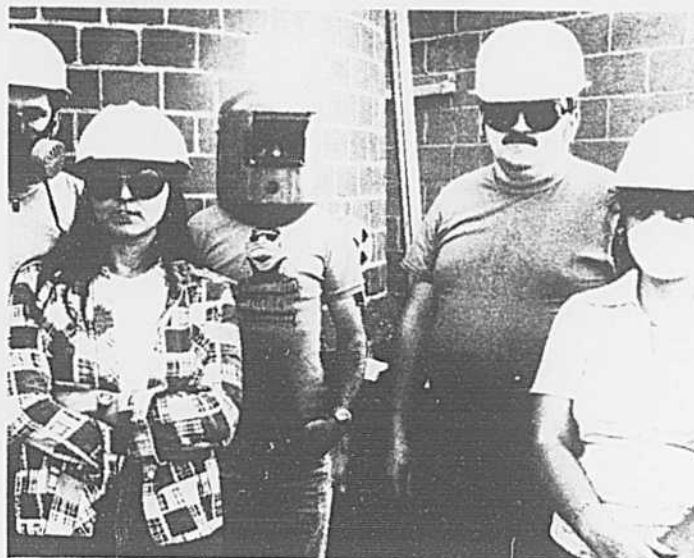
NOM

ADRESSE

Code postal

LIFESPAN

(avec sous-titres français)
Voir LE SECRÉT DE LA
VIE



LA MALADIE, C'EST LES COMPAGNIES

M

LA MALADIE, C'EST LES COMPAGNIES

de Richard Boutet
Un documentaire qui sait émouvoir et faire réfléchir en donnant la parole à quelques-uns des milliers de travailleurs québécois atteints ou menacés par les maladies industrielles, un fléau contre lequel les organisations syndicales et communautaires luttent avec de plus en plus d'acharnement et de conviction.

«La maladie industrielle, c'est l'amiante, le mal de dos, la surdité, les doigts coupés, la silicose, le stress, etc... Autant de maux, de maux de maladies, de blessures qui handicapent le travailleur, l'être humain dans sa vie professionnelle, mais aussi dans sa vie personnelle et familiale. Car la maladie industrielle ne fait pas souffrir seulement celui qui en est atteint physiquement, ses effets se répercutent également sur son entourage immédiat. À qui ça sert de faire de l'argent, si notre homme est malade, et les enfants ont aussi besoin d'un père en santé... fait remarquer, dans le film, une femme de travailleur. Mais la MALADIE qui est à l'origine de toutes ces maladies. C'EST d'abord LES COMPAGNIES, les employeurs qui refusent d'améliorer les conditions de sécurité et de salubrité sur les lieux de travail et qui, de même coup, mettent constamment en péril le bien-être, la santé, la vie de leurs employés. La maladie, ce sont donc les dirigeants d'entreprises qui ont comme premier objectif d'accumuler des profits plutôt que de "donner la santé aux travailleurs".

Mais la maladie, c'est aussi une médecine au service des patrons, des services de santé inexistant dans plusieurs usines, des médecins patronaux qui ferment les yeux et minimisent la gravité des maladies dont sont atteints les ouvriers. La maladie, c'est également l'État qui légalise ces injustices et qui, par des instruments comme la Commission des accidents du travail, gère les intérêts des capitalistes en calculant "à la pièce" les membres des travailleurs mutilés. Jusqu'à un certain point, la maladie c'est aussi tous ces travailleurs qui ne déclarent pas les maladies dont ils sont atteints, devenant ainsi malgré eux, par leur silence, les complices des compagnies.

Mais aujourd'hui, de plus en plus, les travailleurs sont conscients des dangers qui les menacent et ils se regroupent pour dénoncer les conditions de travail imposées par leur employeurs. Et c'est eux-mêmes qui viendront devant la caméra raconter et commenter leurs expériences de la "maladie industrielle". Le réalisateur Richard Boutet et son équipe de recherches et de tournage sont allés rencontrer et écouter les

travailleurs, leurs amis et leurs familles, dans leur milieu, à l'usine, sur la ligne de piquetage, dans la cuisine, dans la salle d'attente d'un service de santé.

Boutet a même eu recours à la fiction pour raconter et montrer ce qui se passe du côté des patrons. Avec l'aide des travailleurs qui ont écrit eux-mêmes le scénario de ces situations qu'ils connaissent bien pour les avoir vécues, Boutet a reconstitué divers éléments qui nous aident à mieux saisir le quotidien vécu par les travailleurs. Ces scènes de fiction — bien dirigées, bien interprétées et bien intégrées au reste du film — nous amènent entre autres dans l'arrière-boutique d'une infirmerie où le médecin vient consulter le patron de l'usine avant de préciser son diagnostic au travailleur venu le consulter. C'est également par la fiction et l'humour qu'on peut retourner en arrière et assister à une rencontre historique de l'État, du Patronat et du Syndicat qui devait mener à la création de la Commission des accidents du travail, un organisme à qui on reproche de plus en plus son inefficacité, ses lenteurs administratives et son parti-pris patronal. Si on comprend l'importance et la pertinence du sujet abordé dans LA MALADIE, C'EST LES COMPAGNIES, il faut aussi souligner la qualité du véhicule choisi par Richard Boutet pour nous communiquer son message. Le film, malgré les moyens financiers réduits mis à la disposition du réalisateur est agréable à regarder et émouvant à écouter. Les propos sont clairement exprimés. Et l'attention du spectateur est soutenue par un montage alerte où on a pris un soin évident à éliminer les longueurs.

— André Desnoyers
en québécois (version originale)
Québec 1979 / 110 mn /
recherches: Richard Boutet / photo: Robert Vanherweghem, Alain Dupras, René Daigle / son: Pierre Blain, Dominique Chartrand / montage: Francis Van den Heuvel / prod: Les Productions du Vent d'Est / int: les travailleurs de diverses usines du Québec et les comédiens Jean-Pierre Leduc, Denis Bourdieu, Guy Fortier, Normand Labrie

— OUTREMONT, 25 septembre, 9h30

CINÉQUOI?
TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI met en vedette:
a) Casanova
b) Gaston Lagaffe
c) Don Juan

Woody Allen.
Mérat bien être Casanova.
rien d'un Don Juan mais qui a-t-il drôle de Gaston Lagaffe qui n'a
Rep: Ce film met en vedette ce

MURDER BY DECREE

de Bob Clark

Une autre enquête de Sherlock Holmes ou la reconstitution d'un quartier de Londres sombre et embrumé, ainsi que la personnalité du célèbre détective et des personnages qui l'entourent, sont aussi importantes que l'intrigue policière elle-même.

Dans un quartier louche de Londres, les prostituées deviennent les victimes quasi quotidiennes d'un maniaque-criminel, Jack l'Éventreur. Ces drames nuisant de plus en plus à la bonne marche des affaires du quartier, un groupe de citoyens réussit à convaincre Holmes de s'intéresser à cette affaire. Flanqué de son fidèle ami, le Dr Watson (James Mason), Holmes (Christopher Plummer) mène son enquête, parallèlement à celle de la police, et découvre maints aspects troublants qui semblent indiquer l'intervention de personnages haut placés dans l'affaire.

Tout d'abord, ce qui est frappant, c'est le personnage de Holmes lui-même. Pour la première fois, le Holmes de John Hopkins (le scénariste qui s'est inspiré du personnage créé par Conan Doyle) et de Christopher Plummer (l'interprète) est un être humain, qui pleure, vibre, sent et souffre. Le personnage transcende l'intrigue (...)

Un autre aspect qui m'a beaucoup plu, c'est le rapport si juste et si vrai entre Watson et Holmes, rapport d'amitié, d'affection vraie, aussi profond que discret (...). De tous les Holmes passés au cinéma ou à la télévision, je pense que celui de Plummer est de loin le plus intéressant. Le plus vrai, le plus humain.

Le réalisateur, Bob Clark, a exploré, avec une remarquable finesse et un sens particulièrement poussé de l'icéographie, l'Angleterre victorienne, les rues sinistres, remplies de brouillard, les quais déserts aux poutres branlantes, en un mot, toute l'atmosphère évoquée épisodiquement par Conan Doyle et ici utilisée au maximum de son efficacité dramatique.

— Patrick Schupp (Sequences)
en anglais (version originale)
Canada-GB 1978 / 123 mn /
scén: John Hopkins / photo: Reginald Morris / int: Christopher Plummer, James Mason, Genevieve Bujold, David Hemmings, Susan Clark

— OUTREMONT, 8 septembre, 9h30

NEW YORK, NEW YORK

de Martin Scorsese

Le plus nostalgique mais aussi le plus déchirant des drames musicaux. Un retour à l'époque des Big Bands des années 40, avec Liza Minnelli et Robert DeNiro.

«Des les deux premières séquences de NEW YORK, NEW YORK, Scorsese retrouve avec bonheur le son de l'époque, par une reconstitution faisant appel à des souvenirs empruntés aux sources d'alors. Ces reminiscences déterminent dans une large mesure la forme du film, mélange de comédie musicale et de biographie romancée assaisonnées de slapstick et de mélodrame.

Mais le film est avant tout la rencontre d'un drôle de couple. En saxophoniste paumé en quête de travail, Jimmy Doyle (Robert DeNiro) utilise les trucs les plus écoulés des faiseurs de charme professionnels pour obtenir l'attention puis les bonnes grâces d'une chanteuse en devenir, Francine Evans (Liza Minnelli). Leur rencontre se déroule dans l'un des grands cabarets de l'époque. Ce sera l'une des séquences les plus hilarantes de tout le film. Lui, accostant la fille, elle, le repoussant, lui, revenant à la charge, elle, le repoussant derechef jusqu'à ce que, à force d'insistance, il parvienne à s'incruster dans sa vie.

Leur carrière suivra une trajectoire parallèle à leur amour. Au coup de foudre succédera leur engagement dans le même orchestre de tournée où ils se tailleront peu à peu une place enviable.

(...) Chez Scorsese la mode rétro correspond à un désir de divertir. Tout y est centré sur le pittoresque. Et l'individualisme des personnages, s'il peut être considéré comme un jugement sur le climat politique de l'époque, peut facilement apparaître comme une glorification de l'American way of life. Mais on y retrouve aussi toute l'ambiguïté de l'Amérique.

— Luc Perreault (La Presse)
version française de NEW YORK, NEW YORK

USA 1977 / 137 mn /
scén: Earl MacRae et Mardik Martin, d'après le roman de MacRae / photo: Laszlo Kovacs / musique et chansons: John et Fred Ebb / int: Liza Minnelli, Robert DeNiro, Lionel Sander, Barry Primus

— OUTREMONT, 4 septembre, 9h00

849-2384

C'est le numéro que vous devez composer pour réserver un espace publicitaire dans la prochaine édition régulière de la Revue du Cinéma CARTIER-OUTREMONT.

Vous rejoindrez ainsi plus d'un demi-million de lecteurs, de clients éventuels...

NORMA RAE

de Martin Ritt
Un film touchant, imprégné d'une authenticité véritable, sur la syndicalisation des ouvriers et ouvrières du textile. Mais aussi l'histoire d'une femme qui a quelque chose dans le ventre. Norma Rae, magnifiquement interprétée par Sally Field (prix d'interprétation féminine à Cannes, en 1979).

Inspirée par une histoire vraie, ce film s'intéresse à une femme qui, prenant conscience des conditions de travail déplorables existant dans l'usine de textile où elle travaille, prendra la tête d'un mouvement de syndicalisation. Pour ce faire, elle est aidée et inspirée par un syndicaliste venu de New York pour organiser le syndicat dans cette petite ville du sud dont toute l'économie est dépendante de cette usine de textile. Mais la caméra suit également Norma Rae en dehors de l'usine, dans ses relations avec ses deux enfants qu'elle élève seule, avec son père et sa mère chez qui elle vit, avec un camarade qui deviendra son mari et avec ce permanent syndical qui devient un ami sincère autant qu'un copain de travail.

— NORMA RAE réunit en un seul sujet plusieurs dimensions actuelles des trahissements de la société américaine. Au premier plan, c'est la place de la femme au travail et au foyer qui ressort, mais les autres dimensions sont constantes, celle du passage de l'industrie du Sud à une ère de technologie moderne, celle de la pollution qui ruine la santé des employés, celle de l'exploitation des travailleurs non syndiqués, celle de l'inévitable peur qui ronger les meilleures volontés, celle enfin des préjugés raciaux que les patrons attisent pour faire se lever Noirs et Blancs les uns contre les autres.

La très belle séquence où Norma Rae est expulsée de l'usine mais réussit avec un geste de bravade dérisoire à éveiller enfin la conscience des travailleurs et travailleuses de sa section est l'une des plus réussies qu'il m'ait été donné de voir au cinéma américain. On ne peut y assister sans en ressentir une profonde émotion.

— Claude Daigneault (Le Soleil)
en anglais (version originale)
USA 1979 / 120 mn /
scén. Irving Ravetch et Harriet Frank Jr. /
photo John A. Alonzo / mus. David Shire /
int. Sally Field, Beau Bridges, Ron Leibman, Pat Hingle, Barbara Baxter
— OUTREMONT, 1er septembre, 10h00

NOS PLUS BELLES ANNÉES

de Sydney Pollack
L'atmosphère d'une époque révolue, celle de l'Amérique des années 40 et 50. L'histoire d'un couple, incarné par Barbra Streisand et Robert Redford.

Ces "plus belles années" ce sont celles de 1937 à 1950 qui retracent la vie d'un couple. Elle, Katie (Barbra Streisand), est une femme épanouie et dynamique, qui n'hésite pas à s'engager dans la défense des causes justes. Quant à lui, Hubbell (Robert Redford), c'est un beau garçon égoïste et un peu frivole: il vit de sa plume d'écrivain, après avoir fait partie de la marine pendant la guerre. Tous deux s'installent à Hollywood où, durant la période de la chasse aux sorcières, le militantisme de Katie trouve à s'exercer. Ce qui a réuni Katie et Hubbell c'est, selon la loi des contraires, leur différence de tempérament. Mais c'est cela aussi qui les séparera. Dans l'Amérique bouillonnante de ces années, chacun devra suivre sa voie. — Pollack a traité le sujet avec une sobriété, une efficacité exceptionnelles et le choix des acteurs, l'interprétation sont remarquables.

Cette oeuvre est essentiellement une véritable histoire d'amour. Celle de deux êtres différents qui ne peuvent ni s'accepter, ni cesser de s'aimer. Il n'y a là nulle mièvrerie, nul attendrissement, mais une participation lucide et profondément humaine au problème de ce couple.

— Jacqueline Lajeunesse (Image et Son)
version française de THE WAY WE WERE
USA 1973 / 119 mn /
scén. Arthur Laurents, d'après son roman /
photo Harry Stradling Jr. / mus. Marvin Hamlisch / int. Barbra Streisand, Robert Redford, Bradford Dillman, Lois Chiles
— OUTREMONT, 9 et 10 septembre, 7h00

O

OUTRAGEOUS

de Richard Benner

Un film spécial parce qu'il a su traiter avec naturel et sensibilité, mais sans complaisance, de deux mondes particuliers: celui d'un travesti et celui d'une schizophrène. Une agréable surprise que ce film "made in Canada" qui a remporté un "Ours d'or" au Festival de Berlin de 1977.

— Liza (Hollis McLaren) s'enfuit d'un hôpital psychiatrique, son journal-manuscrit presse contre elle, et se réfugie chez Robin (Craig Russell), le seul ami qui l'accepte telle qu'elle est: parce que lui aussi est marginal, par son homosexualité. Et peu à peu, en s'encourageant l'un l'autre, chacun trouvera la force de s'accepter tel qu'il est et de réaliser son rêve. Liza renait, reprend goût à la vie et se remet à l'écriture de ses "contes pour les fous". Pour sa part, Robin quitte son métier de coiffeur pour devenir un "artiste-travesti" respecté. Il monte sur scène et y présente ses éblouissantes imitations de grandes actrices (Peggy Lee, Barbra Streisand, Mae West, Carol Channing, Marlene Dietrich, Pearl Bailey, Ella Fitzgerald, Judy Garland). Et après avoir rodé son spectacle dans les bars de Toronto, il pourra enfin affronter New York.

OUTRAGEOUS vaut d'être vu tout d'abord pour l'originalité et la qualité du scénario et de la réalisation. On nous offre une vision renouvelée, honnête et sympathique du monde des homosexuels et des travestis. À noter aussi, le jeu fascinant des deux comédiens. Des comédiens qui se respectent et qui respectent leur personnage. Hollis McLaren, déjà reconnue comme une grande interprète de Shakespeare et Tchekov dans le milieu du théâtre anglo-canadien, joue ici avec beaucoup de sensibilité et de force.

Quant à Craig Russell, il est tout simplement admirable. Et pourtant il n'y a aucune prétention chez lui. Il faut dire qu'il interprète dans OUTRAGEOUS son propre personnage. En effet, il est connu depuis de nombreuses années pour son incroyable talent à imiter les grandes comédiennes et chanteuses du "star system" américain. D'ailleurs, Liza Minnelli avouait, après avoir vu OUTRAGEOUS, qu'elle avait été "émue" par l'interprétation que Russell y fait de sa mère, Judy Garland.

— André Desnoyers
en anglais (version originale)
Canada 1977 / 96 mn /
scén. Richard Benner, d'après le roman "The Butterfly Ward" de Margaret Gibson /
photo James B. Kelly / mus. Paul et Brenda Hoffer / int. Craig Russell, Hollis McLaren, Allan Moyle, Richard Easley
— OUTREMONT, 6 septembre, 9h30

CINÉQUOI?

PAIN ET CHOCOLAT ne vante surtout pas les mérites:

- a) du chocolat Laura Secord
- b) des Weight Watchers
- c) de l'hospitalité suisse

— On n'y présente pas de très bons acteurs, on n'y présente pas de très bons acteurs, on n'y présente pas de très bons acteurs.

PATHS OF GLORY

(avec sous-titres français)
Voir LES SENTIERS DE LA GLOIRE



NORMA RAE

PAIN ET CHOCOLAT

de Franco Brusati

Un film italien, qui oscille constamment entre la comédie et le drame, sur les débâcles d'un immigré italien qui veut gagner son pain au pays du chocolat. Comme tant d'autres émigrés, Nino (Nino Manfredi) a quitté l'Italie, laissant derrière lui femme et enfants, pour tenter de trouver du travail en Suisse. Ses débâcles avec la direction et le personnel d'un grand restaurant; où il a été engagé comme serveur; son idylle sans lendemain avec une jolie réfugiée politique grecque (Anna Karina); ses relations malheureuses avec des travailleurs immigrés; ses vaines tentatives pour quitter un pays où il n'est pas heureux et pour rejoindre des compatriotes dont il a fini par se sentir séparé... tels sont les principaux épisodes de PAIN ET CHOCOLAT.

— Mon ambition est de réussir à reproduire l'angoisse dans laquelle nous sommes enfermés sous l'apparence de l'élégance, de la légèreté, de l'ironie, de la comédie. En moi, les tons légers de la comédie cachent des choses graves, plus douloureuses.

Par exemple, pour PAIN ET CHOCOLAT, j'ai été accusé en Italie d'être plus antitalien que dans n'importe quel film. C'est pourtant un film de pitié envers les Italiens qui sont conduits à émigrer.

— Franco Brusati

— La force de Brusati, tient dans sa facilité à jouer avec les émotions des spectateurs, comme s'il les promenait en montagnes russes. D'un bout à l'autre de PAIN ET CHOCOLAT, le comique à l'italienne, dans ce qu'il a de plus hallucinant, alterne sans avertissement avec des séquences pleines de délicatesse. Ce qui classe ce film, même s'il date déjà de quelques années, parmi les deux ou trois meilleurs que j'ai vus à Montréal cette année.

— Yves Taschereau (L'Actualité)

version française
Italie 1973 / 116 mn /
scén. Franco Brusati, Iola Fiastri, Nino Manfredi / photo Luciano Travolta / mus. Daniele Patucchi / int. Nino Manfredi, Anna Karina, Johnny Dorelli, Gianfranco Barra, Paolo Turco
— OUTREMONT, 9 et 10 septembre, 9h30

A PERFECT COUPLE

de Robert Altman

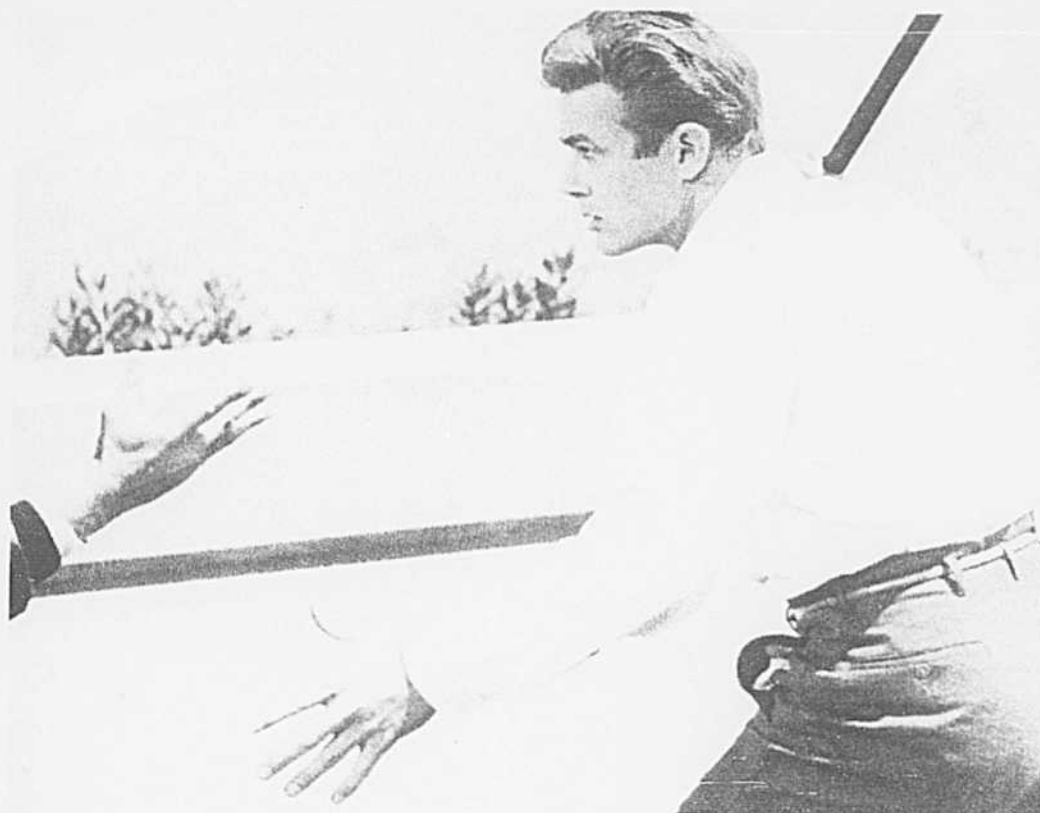
C'est sur le ton de la comédie, mais non de la caricature, qu'Altman poursuit, avec A PERFECT COUPLE, son étude-critique de la société américaine. Ici, il met en opposition (un peu comme dans A WEDDING) deux milieux très différents, dans ce film léger, distrayant, humoristique, musical et rafraîchissant. A PERFECT COUPLE illustre la solitude et la rencontre de deux êtres complètement différents mais qui, au fil de leurs aventures, se découvrent suffisamment de points en commun pour former "un couple parfait". Alex et Sheila se sont connus par l'intermédiaire d'une agence de rencontres. Leur première sortie les amène à un concert pique-nique qui se termine sous la pluie. Ce premier échec ne sera pas le seul obstacle à leur union: à leur deuxième rendez-vous, ils ne parviendront pas à se rencontrer; au troisième, Alex devra se battre avec un autre client de l'agence venu chercher Sheila. Mais ils sont surtout séparés par leur milieu de vie respectif, soit la famille ultra-conservatrice d'Alex qui paraît aussi incongrue à Sheila que le groupe de musiciens de rock dont elle fait partie semble étrange à Alex.

— Robert Altman poursuit son oeuvre dont l'originalité tient à ce qu'il voit autrement ce que nous voyons tous les jours, qu'il prend la peine de montrer ce que les autres cachent et qu'il le fait avec une ironie empreinte de tendresse pour ses personnages. S'il rit de leurs travers, il ne rit pas des hommes.

La difficulté avec Altman, c'est qu'il ne souligne rien, mais glisse tant de choses dans ses images qu'on risque de passer à côté de l'essentiel. Il faut bien voir, il faut revoir ses films. Leur richesse tient à mille détails. Altman est un visuel dans une civilisation encore désespérément littéraire, quoi qu'on dise. Il ne raconte pas, il montre. Il ne cherche pas à distraire, il attire l'attention. Alors que tout l'art de la mise en scène consiste à préparer la bequée du spectateur, lui le deroute en l'obligeant à regarder chaque image.

— Serge Dussault (La Presse)

en anglais (version originale)
USA 1979 / 111 mn /
scén. Robert Altman et Allan Nichols /
photo Edmond L. Koon / mus. Allan Nichols, Tony Berg, Ted Neely, Tom Pierson / int. Paul Dooley, Marta Heflin, Ted Neely, Totos Vantis, Belita Mereno
— OUTREMONT, 5 septembre, 9h30



LES SENTIERS DE LA GLOIRE (PATHS OF GLORY)

de Stanley Kubrick
Un des premiers films de Kubrick, avec Kirk Douglas. Une dénonciation amère et désespérée de la guerre.

Durant la Première Guerre mondiale, le général Mireau, commandant des troupes françaises sur le front ouest, ordonne au colonel Dax (Kirk Douglas) une attaque qu'il sait vouée à l'échec et que seule lui dicte l'ambition. Les soldats meurent les uns après les autres et le chef d'artillerie refuse d'ouvrir le feu sur ses propres hommes, selon les ordres reçus du général Mireau. Ce dernier, furieux, insiste après la bataille, pour que trois soldats soient traduits en cour martiale. Un tribunal est improvisé et les trois malheureux sont accusés de lâcheté et de mutinerie alors que le colonel essaie de les sauver.

Toute la puissance de ce film repose sur la mise en scène, la structure même de l'ensemble. Cette puissance est le résultat de la façon dont Kubrick utilise sa caméra pour exprimer visuellement le contenu de ses scènes. Ceux qui ont vu LES SENTIERS DE LA GLOIRE n'oublieront pas les longs mouvements de caméra le long des tranchées, d'abord lorsque le Général Mireau fait l'inspection des troupes, et puis quand le Colonel Dax marche dans les tranchées avant l'attaque de Ant Hill. Cette attaque est filmée d'une façon merveilleusement réaliste : on ressent la confusion et le désespoir de cet impossible assaut.

— William Bayer (The Great Movies)
version originale américaine avec s-t français de PATHS OF GLORY
USA 1957 / 86 mn /
scén. : S. Kubrick, Calder Willingham, Jim Thompson, d'après le roman de Humphrey Cobb / photo : George Krause / mus. : Gerald Fried / int. : Kirk Douglas, Ralph Meeker, Adolphe Menjou, George Macready
— OUTREMONT, 13 septembre, 7h00

REBEL WITHOUT A CAUSE

P REBEL WITHOUT A CAUSE

R

REBEL WITHOUT A CAUSE

de Nicholas Ray
Le mythe de James Dean par lui-même, ou la fureur de vivre une adolescence tourmentée dans une famille éclatée et un milieu hostile.

Dans ses carnets intimes, James Dean écrit un jour : "Jouer est pour moi la façon la plus logique de défouler mes névroses. Les acteurs jouent pour exprimer leurs fantasmes et les drames dont ils sont prisonniers". Et il semble certain que son rôle dans REBEL WITHOUT A CAUSE ait été l'occasion rêvée pour Dean de défouler ses névroses parce qu'il y joue manifestement son propre personnage. Sans doute est-ce la raison pour laquelle son jeu est presque plus naturel que nature.

Ce personnage, c'est celui de Jimmy, un adolescent révolté qui vit dans l'incompréhension d'un père faible et d'une mère tyrannique qui ne cessent de se disputer. Il fait partie de cette "jeunesse qui est trop sensible, et qui, pour se protéger, adopte d'instinct, une attitude d'indifférence, de bravade" (Nicholas Ray).

Nouvellement arrivé avec sa famille dans une ville anonyme des États-Unis, il fait la connaissance d'une bande de durs formée à l'intérieur du collège de son copain Platon, délaissé des autres et vivant seul avec une vieille nourrice, et de Judy, la petite amie de Buzz, le chef incontesté du groupe. Jimmy affronte les provocations de Buzz et est poursuivi par la bande. Rarement le cinéma américain ne nous aura donné une peinture de mœurs aussi intelligente et un portrait d'adolescent aussi juste et réaliste. Peut-être ce portrait pourrait-il se résumer par une question que Jimmy lance à son père : "Pour l'amour de Dieu, dis-moi ce que je dois faire pour devenir un homme ?".

— Jean-Pierre Jarry
en anglais (version originale)
USA 1955 / 111 mn /
scén. : Stewart Stern / photo : Ernest Haller
mus. : Leonard Rosenman / int. : James Dean, Nathalie Wood, Sal Mineo
— OUTREMONT, 27 septembre, 9h30

LE SECRET DE LA VIE (LIFESPAN)

de Alexander Whitelaw
Ne pas vieillir, trouver scientifiquement le secret de la prolongation de la vie, qu'en songe à cela ?

Assistent à un congrès international de gérontologie, Benjamin Land (Hiram Keller), jeune biologiste américain, apprend que son collègue Linden s'est suicidé. Ce Linden travaillait à un sérum de longévité et Land obtient la permission de poursuivre ses recherches. Il est éprouvé par Nicolas Ulrich (Klaus Kinski), ancien commanditaire du disparu, avide d'exploiter ledit sérum pour son propre compte. Land sera obligé de conclure avec lui un pacte infernal.

Nous plongeons insensiblement dans un monde trouble et fascinant, où les cochons d'Inde vivent trois fois plus longtemps, où le sérum anti-grippe injecté à des vieillards cache de coupables expériences, où des cellules vues sous un microscope recèlent un prodigieux secret — un monde sur lequel plane l'ombre inquiétante d'un mystérieux commanditaire suisse (Kinski, évidemment).

— Alain Venisse (Vampirella)
version originale anglaise avec s-t français de LIFESPAN
GB - Pays-Bas 1975 / 81 mn /
scén. : A. Whitelaw, Judith Roscoe, Alva Reuben / photo : Eddy Van Der Enden / mus. : Terry Riley / int. : Hiram Keller, Klaus Kinski, Tina Aumont, Fons Rademaker
— OUTREMONT, 27 septembre, 7h30

CINÉQUOI ? LA FEMME LIBRE est interpré-

- té par :
- a) Margaret Trudeau
- b) Mlle L'Espérance
- c) Jill Clayburg

pour elle :
Paul Mazursky. Heureusement
Margaret Trudeau dans ce film de
Mlle L'Espérance ou d'une Mar-
garet L'Espérance n'a rien d'une

La Ciné-carte Plus, c'est une offre que vous ne pouvez pas refuser!!

LA PUBLICITÉ EN "CANNES" 78

Une sélection des meilleurs films publicitaires primés parmi les 1.600 films inscrits au Festival de Cannes en 1978. Des films qu'on ne voit jamais ni au canal 2, ni au 10, ni au 12. Et notre programme ne sera interrompu par aucune émission de télévision...

Tous les films publicitaires sont faits dans un seul et même but : vendre un produit, une idée, un service. Mais selon les talents et les budgets dont dispose la maison de production (agence de publicité), ces petits films de 30 et 60 secondes pourront devenir des œuvres cinématographiques qu'il vaut la peine de voir, surtout quand on sait qu'on n'aura pas à les subir chaque jour à la télévision pendant deux ou trois ans. Ce sont ces mini-chefs-d'œuvre (115 en tout) que nous avons réunis dans ce programme spécial. À noter qu'il s'agit d'un programme totalement différent de la rétrospective des films primés de 1974 à 1977 que nous vous avons présentée sous le titre L'UNIVERS FASCINANT DE LA PUBLICITÉ.

Tout en vous permettant de démystifier et de mieux vous protéger contre les pièges de la publicité, ce programme de films publicitaires se veut aussi un spectacle cinématographique de qualité qui retiendra votre attention pendant une heure et demie. À raison d'un "punch" toutes les 30 ou 60 secondes, on n'ose même pas quitter sa place, mais on a constamment envie de communiquer son étonnement, sa stupeur, son émotion, son indignation à son voisin, que ce soit par des coups de coude dans les côtes ou des chuchotements à l'oreille.

94 mn /
en français, anglais, italien, japonais, espagnol, allemand, etc.
— OUTREMONT, 16, 17, 18 et 19 septembre, 9h30

SHAMPOOING

de Hal Ashby
Un portrait des aventures sentimentales et professionnelles d'un coiffeur pour dames, le portrait d'une aristocratie américaine décadente ou les nouveaux cowboys de Beverly Hills ont remplacé cheval et revolver par la moto et le sèche-cheveux.

Georges (Warren Beatty) est un coiffeur très en vogue de Beverly Hills. Et très occupé. Il passe ses journées entre une cliente à "satisfaire", sa maîtresse, la fille de la cliente apparemment satisfaite, son ex-maîtresse et les autres. Et pendant tout ce temps, Georges se cherche des fonds pour ouvrir son propre salon de coiffure.

Et tout ceci sur un fond de campagne électorale des plus américaines devant amener l'élection de Richard Nixon. Hal Ashby, d'une caméra extrêmement mobile, suit chacun avec l'acuité du documentariste, et le monteur, chez lui, ne lui fait négliger aucune possibilité. Ce film est magistralement "éclairé" par Laszlo Kovacs. L'image glauque à souhait. S'il fallait citer deux moments du film, comme des modèles de mise en place et de présentation des personnages, le banquet électoral et le party qui le suit sont des morceaux de cinéma intelligent et cruel. SHAMPOOING est, d'autre part, interprété au millimètre par des comédiens comme Julie Christie, Goldie Hawn, Lee Grant, dont le naturel à quelque chose d'effrayant. Warren Beatty, irritant au possible, est non moins remarquable.

— Guy Allombert (Image et son)
version française de SHAMPOOING
USA 1974 / 109 mn /
scén. : Warren Beatty et Robert Towne / photo : Laszlo Kovacs / mus. : Paul Simon / int. : Warren Beatty, Julie Christie, Goldie Hawn, Lee Grant
— OUTREMONT, 30 septembre, 7h00

SONATE D'AUTOMNE

de Ingmar Bergman

Un terrible face à face entre une mère et sa fille: Ingrid Bergman et Liv Ullmann, dans le dernier film de Ingmar Bergman lui-même.

—Eva (Liv Ullmann) est une jeune femme aigrie, terne, mal dans sa peau. Elle vit à la campagne entre un mari qu'elle n'aime pas et une sœur paralytique. Sa mère Charlotte (Ingrid Bergman), est une pianiste célèbre, qui a tout sacrifié pour sa carrière. Les deux femmes, après sept ans de séparation, se retrouvent. Et c'est pour Eva l'occasion de régler ses comptes avec sa mère, qu'elle accuse de ne pas l'avoir aimée, d'avoir causé la paralysie de sa sœur par son indifférence, de ne pas leur avoir donné à toutes les deux l'attention et la tendresse dont elles avaient besoin. Charlotte, d'abord stupéfaite par les reproches qui lui fait sa fille, tente de se justifier. Mais quelle difficulté pour elle de surmonter cet "handicap des sentiments" qu'elle a toujours manifesté...

— Marie-Noël Pichelin

—C'est un film pour deux actrices, pour deux violoncelles plutôt parce que le son en est grave.

— Ingmar Bergman

—Avec SONATE D'AUTOMNE, nous vivons un spectacle d'une intensité rare, qui nous rappelle encore une fois que l'égoïsme est une prison et que ne pas aimer c'est en quelque sorte mourir. Encore ces vieux thèmes d'un cinéaste qui nous donne, avec ce film, un condensé de ce qu'il y avait de meilleur dans toute sa prestigieuse filmographie.

— Raymond Lefèvre (Cinéma 78)

version française

Suède 1978 / 93 mn /

scén.: Ingmar Bergman / photo.: Sven Nykvist / mus.: Chopin, Bach, Haendel / int.: Liv Ullmann, Ingrid Bergman, Halvar Björk, Lena Nyman, Georg Lökkeberg

— OUTREMONT, 20 septembre, 9h30

TRANSAMERICA EXPRESS

de Arthur Hiller

En train, en cheval, en Cadillac, Gene Wilder est toujours à côté de la track...

Un éditeur de Los Angeles, George Caldwell, se rend à Chicago par le train Transamerica Express. Il lie connaissance avec Hilly Burns, secrétaire d'un expert en art, le professeur Schreiner, qui s'apprête à démasquer un faussaire de grande envergure. Au cours du voyage, Caldwell croit être témoin du meurtre de Schreiner, mais il est jeté hors du train avant de prévenir la police. Cela l'entraîne dans une série de péripéties. À remarquer dans ce film qui mêle allègrement gags, suspense, romance et drame, la présence de Jill Clayburgh (fort remarquée pour son rôle dans LA FEMME LIBRE), et de Richard Pryor (célèbre monologue américain) pour seconder Gene Wilder en grande forme. —Rêve éveillé, bande dessinée, mascarade burlesque, film catastrophe, TRANS-AMERICA EXPRESS a été un des grands succès de la saison dans le monde entier. Entre la super-production et le film d'aventures, cette oeuvre a le mérite d'étonner par le mélange des genres. Nous passons, sans dommage, de l'humour au suspense dramatique. (...)

— L'année du Cinéma 1977

version française de SILVER STREAK

USA 1976 / 113 mn /

scén.: Colin Higgins / photo.: David W. Walsh / mus.: Henri Mancini / int.: Gene Wilder, Jill Clayburgh, Richard Pryor, Patrick MacGoohan, Ned Beatty, Clifton James

— OUTREMONT, 21 septembre, 7h00

VIOLETTE NOZIÈRE

de Claude Chabrol

La reconstitution d'un crime qui a soulevé l'opinion publique française dans les années 1933-34: un film qui a valu à Isabelle Huppert le prix d'interprétation féminine à Cannes en 1978.

—Chabrol retrace en détail un fait divers authentique qui s'est déroulé en France dans les années 30, à fait la Une des journaux et a enflammé l'opinion publique. La jeune Violette Nozière a empoisonné et volé ses parents. Ce crime et les circonstances dans lesquelles il s'était déroulé lui valurent la haine de l'opinion bien-pensante et une condamnation à mort de la part de la justice (mais Violette devait être graciée plus tard par le président de Gaulle), tandis que les surréalistes encensèrent cette "héroïne de l'anti-famille" et qu'Éluard lui dédia un poème.

Violette fut-elle vraiment un petit monstre, dur, insensible, sous des dehors de gamine, ou bien est-elle le produit monstrueux des circonstances familiales insupportables? Chabrol présente les diverses facettes de ses personnages, et laisse le spectateur choisir.

— Lutte Ouvrière

—L'Histoire que nous traitons s'arrête à la fin du procès. Elle a pour thème les désirs d'une adolescence partagée entre la rigidité d'une éducation dépassée et le chaos d'une réalité aux questions sans réponses. Le crime de Violette marque l'aboutissement de cette tension entre deux pôles.

— Claude Chabrol

en français (version originale)

France-Canada 1977 / 107 mn /

scén.: Odile Barski, d'après le livre de Jean-Marie Fitère / photo.: Jean Rabier / mus.: Pierre Jansen / int.: Isabelle Huppert, Stéphane Audran, Jean Carmet, Jean-François Garraud

— OUTREMONT, 25 septembre, 7h30

CINÉQUOI?

Nommez les trois films dans lesquels a joué James Dean ainsi que l'actrice principale jouant à ses côtés dans chacun des films.

rép.: EAST OF EDEN avec Julie Harris; REBEL WITH A CAUSE avec Natalie Wood et GIANT avec Elizabeth Taylor. Il s'agit d'un simple bémol à d'autres films, mais comment ne pas citer ces trois-là?



WATERSHIP DOWN

LES VRAIS PERDANTS

de André Melançon

Comment éduquer un enfant dans une société de compétition? Est-ce pour le bien de l'enfant lui-même qu'on lui impose tant de discipline dans son apprentissage du piano, de la gymnastique, ou du hockey?

— LES VRAIS PERDANTS traite des enfants qui sont engagés dans l'apprentissage difficile et exigeant d'une discipline sportive ou artistique. Melançon a choisi le piano, la gymnastique ainsi que le hockey et il a filmé des jeunes qui pratiquent l'une ou l'autre de ces trois disciplines. Dans la première partie du film, la caméra montre leur entraînement et les efforts énormes que celui-ci exige constamment. Puis dans la deuxième partie, Melançon montre les concours, les compétitions, les moments, donc, où le talent, l'effort, le travail sont froidement évalués et mesurés.

Mais à travers tout le film, autant dans les moments de pratique que dans les instants tendus de la compétition, le regard du cinéaste s'arrête non seulement sur les enfants, mais aussi sur les adultes qui les entourent: leurs parents, bien sûr, mais aussi sur leurs professeurs et leurs entraîneurs. La caméra regarde, écoute, mais surtout questionne. Ces entraînements poussés, ces apprentissages ardu, sont-ils bons pour l'enfant? Sont-ils vraiment choisis et désirés par les jeunes? Les parents ne cherchent-ils pas à réaliser leurs rêves à travers leur progéniture? Les parents ne sont-ils pas tout simplement des agents de cet esprit de compétition à la base de toute notre société? Voilà les questions que pose LES VRAIS PERDANTS.

— Richard Gay (Le Devoir)

—LES VRAIS PERDANTS est le documentaire d'un cinéaste accompli. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est l'habileté avec laquelle Melançon utilise de la façon la plus pure et la plus strictement documentaire les éléments du langage cinématographique. Quelques images, quelques sons — les enfants présentés à tour de rôle, des acclamations — et le titre suffisent à établir à la fois le problème et son approche. Ici, tout commentaire critique serait inutile: les images ont assez d'éloquence.

— Jean Duval (24 images)

en québécois (version originale)

Québec 1978 / 94 mn /

rech.: André Melançon / photo: Pierre Mignot et Jacques Tougas / son.: Richard Besse et Claude Beaugrand / mont.: Josée Beaudet

— OUTREMONT, 26 septembre, 7h30

WATERSHIP DOWN

de Martin Rosen

Inspiré par un best-seller anglais, un film d'animation délicat et presque philosophique: l'histoire de l'exode d'une tribu de lapins.

Chassés de leur coin de campagne où ils vivaient pourtant depuis des générations, une troupe de lapins s'en vont courir le monde à la recherche d'une autre terre pour s'y implanter. Mais, en route, les dangers sont multiples, qu'ils viennent de leurs semblables ou des hommes. Nos lapins sauront cependant trouver une nouvelle patrie, au prix de bien des souffrances.

—Tournant le dos à toute une tradition fantaisiste et joyeuse du long métrage d'animation, Rosen met plutôt l'accent sur une orientation dramatique. Son film est une suspense écologique. Le récit de cet exode est mené avec nervosité, parfois même avec dureté, tout en ménageant une petite place à l'humour et, pourquoi pas, au grotesque, en la personne d'un goliard excentrique. Sur fond de jolis paysages anglais aux couleurs pastel, dans des décors rustiques finement évoqués, se déroule un "struggle for life" typiquement darwinien.

Il y a des références bibliques dans cette fable, comme des allusions aux agglomérations humaines par terriers interposés, mais cela s'inscrit de façon assez subtile pour éveiller l'attention des traqueurs de symboles, sans simplement laisser raconter une histoire passionnante.

— Robert-Claude Berubé (Sequences)

—Celle histoire n'est pas sans ressembler à celle des Juifs, formant une sorte de petit peuple élu, libre et paisible, les lapins ont contre eux tous les animaux de la terre, sans compter les hommes. Mais le Tout-Puissant leur a donné la vitesse. Les a-t-il pour ça?

Si le film s'adresse aux enfants aimant autre chose que les contes édulcorés de Walt Disney, il intéressera aussi les adultes. Particulièrement ceux qui ont goûté THE LORD OF THE RINGS, de Ralph Bakshi.

— Serge Dussault (La Presse)

en anglais (version originale)

GB 1978 / 92 mn

scén.: Martin Rosen, d'après le roman de Richard Adams / dir. de l'animation: Tony Guy / mus.: Angela Morley, Malcolm Williamson / voix: John Hurt, Zera Mostel, Richard Briers, Michael Graham-Cox

— OUTREMONT, 7 septembre, 7h00 et 8 septembre, 7h30

TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI

de Herbert Ross

Comment trouver des femmes quand on est faible, petit et laid? En allant voir des films, comme Woody Allen, et en prenant conseil de ceux qui ont fait leur preuve, comme Humphrey Bogart.

Woody Allen avait écrit PLAY IT AGAIN SAM comme une pièce de théâtre pour et à propos de lui-même. Au cinéma, sous la direction de Herbert Ross (THE TURNING POINT, THE GOODBYE GIRL), Allen reprenait son rôle de timide cinéphile abandonné par sa femme et qui cherche refuge auprès du fantôme de Humphrey Bogart, son héros de toujours qui essaie de lui indiquer la marche à suivre pour attirer l'attention des femmes. Aidé par son meilleur ami et la femme de celui-ci (Diane Keaton) dont il tombera amoureux, notre héros ira de conquête en conquête, de gaffe en gaffe, de mésaventure en mésaventure, dans une série de "blind dates" inoubliables.

TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI, en dépit des autres chefs-d'œuvre qui ont suivi, demeure un des meilleurs moments de la carrière cinématographique de Woody Allen (scénariste et interprète principal). Allen y joue son sempiternel rôle de jeune timide maladroit, hanté par la mort et l'amour. Il rêve toujours de faire tomber toutes les filles dans son lit, mais il en met trop, se mêle les idées et les pieds et c'est finalement toujours lui qui tombe dans de beaux draps. La psychanalyse y est aussi présente que dans les autres films, mais ici, le docteur, le confident se présente sous la forme d'Humphrey Bogart venu donner ses petits conseils rassurants à Woody.

version française de PLAY IT AGAIN SAM USA 1972 / 85 mn

scén.: Woody Allen / photo.: Owen Roizman / mus.: Billy Goldenberg et Oscar Peterson / int.: Woody Allen, Diane Keaton, Tony Roberts, Jerry Lacy, Susan Anspach, Jennifer Salt

— OUTREMONT, 22 septembre, 7h30

**Jusqu'au
30 septembre 1979
pour acheter
la CINÉ-CARTE PLUS
jusqu'au
30 septembre 1980
pour en profiter**

